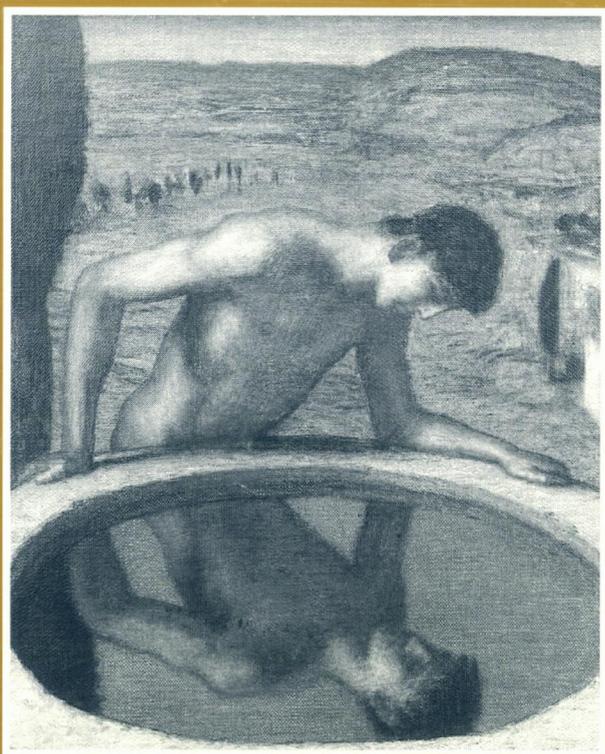


Patrick Delaroche

De l'amour de l'autre à l'amour de soi

Le narcissisme en psychanalyse



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

**De l'amour de l'autre
à l'amour de soi**

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Albin Michel
Adolescence à problèmes, 1992
Parents, osez dire non !, 1996

Aux éditions Arcanes
(dir.) *Quand des psychanalystes jouent ensemble*, 1995

Aux éditions Denoël
(sous la dir. de Maud Mannoni)
Postface à *Devenir psychanalyste*, 1995

Aux éditions Nathan
(prépar.) *Adolescence, enjeux cliniques et thérapeutiques*,
à paraître

Aux éditions Payot (Bibliothèque scientifique)
Le psychodrame psychanalytique individuel, 1996

Aux éditions Retz-Pocket
C'est un problème d'adolescence, 1993
On a rendez-vous chez le psy, 1995

Patrick Delaroche

**De l'amour
de l'autre
à l'amour de soi**

Le narcissisme en psychanalyse

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection fondée par Maud Mannoni
dirigée par Joël Dor et Alain Vanier

© by Éditions Denoël, 1999
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24811.9
B 24811.4

Remerciements

Ce livre est dû à l'insistance amicale de Maud MANNONI. Il est issu à l'origine d'un séminaire tenu de nombreuses années au C.F.R.P. (Centre de Formation et de Recherche Psychanalytique).

Je tiens à remercier Guy LÉRÈS de m'avoir aidé à lire Lacan, Jean BELLEMIN-NOËL pour sa critique savante et sa relecture attentive du manuscrit, Jacques SÉDAT pour m'avoir ouvert sa bibliothèque, Clara KUNDE et Dominique PLATIER-ZEITOUN pour leur très grande disponibilité.

Pour Maud MANNONI, la clinique c'était « entendre ce que la théorie ne dit pas » (*Ce qui manque à la vérité pour être dite*, Denoël). Ce livre montrera, je l'espère, à quel point je partage son point de vue. Elle avait d'ailleurs à la première lecture épinglé cette phrase dénonçant le caractère narcissique de toute théorie : « La théorie n'est-elle pas trop souvent ce beau corps narcissique qui aveugle l'analyste pour lui faire oublier ses deuils ? » Ce livre est dédié à sa mémoire.

Introduction

Pourquoi ce livre sur le narcissisme? D'abord parce que ce concept définit les limites de la psychanalyse : qu'ils soient de structure psychotique, perverse ou névrotique, les patients narcissiques remettent en cause le cadre analytique. Ensuite parce que ce concept semble disparate et qu'il a provoqué les hésitations de Freud dans son élaboration à laquelle s'ajouteront des apports souvent contradictoires. Enfin parce que sa connotation péjorative détourne les analystes d'une théorisation valable de cette clinique déroutante. Pourtant, Freud a montré comment le narcissisme manifeste, symptomatique, parfois difficilement supportable, n'était qu'un narcissisme secondaire visant à combler les failles d'un narcissisme primaire, hypothétique, méconnu, sinon inconscient. Quant à Lacan, il a articulé, avec son stade du miroir, les bases d'un narcissisme primaire resté obscur chez Freud. Ce livre tente de confronter ces théories à la clinique qui reste reine dans notre discipline et parvient plus souvent qu'on ne le croit à mettre de l'ordre dans nos idées.

Le nombre des patients qualifiés de nos jours de narcissiques¹ justifierait, s'il était nécessaire, l'étude de ce symptôme qui semble prépondérant dans des entités cliniques aussi diverses que la psychose, la perversion, l'homosexualité, la dépression. Mais la diversité clinique du narcissisme considéré comme symptôme dans ces affections *interdit à mon sens qu'on crée une nouvelle structure appelée « narcissique »*, même et surtout quand ce symptôme vient au premier plan. Qu'y a-t-il de commun en effet entre le mélancolique suicidaire, l'homosexuel amoureux de son corps, le délirant persécuté ou le schizophrène dépersonnalisé? Tous pourtant tentent de combler les failles de leur structure en retournant sur leur moi l'investissement d'objet perdu. C'est d'ailleurs un mécanisme du même ordre qui est à l'origine des racines inconscientes du moi (moi idéal, surmoi, idéal du moi) : leur équilibre tient à la qualité de la castration symbolique à l'œuvre dans l'Œdipe. Qu'il soit pathologique ou constitutif du moi, le narcissisme nous concerne donc tous : on le retrouve même à la racine du lien social et de la nécessité vitale du groupe, car, comme le dit Freud : « Chaque individu pris isolément est une partie constitutive de différentes foules. »

La première partie de notre ouvrage est théorique. La naissance du concept se situe vers 1909 à l'époque où Freud s'intéresse à Léonard de Vinci. Mais il nous affirme que, dès 1908, Karl Abraham et lui en avaient admis la nécessité dans l'explication de la psychose. Dans le même temps, Sadger, un des premiers disciples de Freud, établit le schéma psychodynamique de l'homosexualité : *amour œdipien* pour la mère et *identification* à celle-ci. Freud suit

1. Cf. le célèbre article de Joyce McDougall qui a fait date : « L'antianalysant en analyse », in *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 1978.

Sadger et fait du narcissisme un stade normal de la personnalité. À ce stade, certains resteront fixés, et, s'ils évoluent, cette fixation risquera d'entraîner une régression pathologique. Très vite, Freud s'attaque à la psychose avec le cas Schreber : le narcissisme devient le motif d'une impasse thérapeutique, puisque, selon lui, le psychotique ne fait pas de transfert. C'est ce narcissisme-là, plus fort que toute relation d'objet, qui conduit, à mon sens, au tournant de 1920 et à l'invention de la pulsion de mort. Cette invention entraîne un bouleversement de la théorie des pulsions et les *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*¹ nous livrent le désarroi des disciples.

Nous limiterons — cette étude n'étant pas exhaustive — l'apport postfreudien à trois auteurs. Béla Grunberger a été incontestablement un pionnier : il a fait du narcissisme un concept autonome. Malheureusement, il s'en est tenu au fœtus comme modèle du narcissisme primaire, ce qui limite la portée de sa théorie. De même chez André Green qui refuse d'envisager le stade du miroir et se rabat sur une malencontreuse citation de Freud concernant le narcissisme primaire absolu ou sur le narcissisme du rêve. Pourtant, le titre de son ouvrage, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, trahissait bien l'idée qu'il y aurait en somme un narcissisme symbolique, produit de la loi et porteur de vie, opposé à un narcissisme imaginaire, paragon de la jouissance, et mortifère. Quant à Heinz Kohut, sa conception, elle aussi ignorante de celle de Lacan, est très séduisante. Il part en effet de la clinique analytique pour distinguer des types de transferts narcissiques à partir desquels il propose ses hypothèses sur la structure du patient. Il établit ainsi l'existence d'une struc-

1. Gallimard.

ture narcissique qui peut être névrotique, mais dont la frontière avec la psychose est absolue.

Dans son texte inaugural, « Pour introduire le narcissisme », Freud énonce la phrase suivante : « Quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'autoérotisme pour donner forme au narcissisme. » Cette phrase est énigmatique puisque rien dans la théorie ultérieure ne vient en préciser le sens. Or, ce « quelque chose » correspond à ce que Lacan va théoriser dans le stade du miroir. Le stade du miroir va nous permettre, à la suite de Lacan, de formaliser le narcissisme primaire si hypothétique chez Freud. Le schéma optique dont Lacan se sert comprend deux images aussi différentes que l'image du corps et l'image spéculaire. C'est de leur transitivisme que nous nous servirons pour rendre compte de l'investissement de l'enfant comme phallus par la mère et son non moins nécessaire désinvestissement. Les ratages de ces deux mouvements expliquent la profonde détérioration, sinon l'inexistence, de l'image du corps chez certains patients : l'identification au phallus peut être à la fois glorieuse et totalement dévalorisante si elle n'est suivie d'une désidentification. Ces deux processus rendent compte également des pathologies graves : psychose ou dépression ; mais aussi, quoique dans une moindre mesure, de la fréquence d'une mauvaise image de soi chez nos patients névrosés. *La mauvaise articulation entre investissement et désinvestissement par la mère de l'enfant en tant qu'image phallique* — articulation en rapport avec la parole du père — *donne au névrosé l'impression d'avoir une image interne détruite ou détériorée*, image qu'il faudra réparer ou restaurer sans cesse à l'aide d'apports narcissiques extérieurs. Parmi ces apports, le lien amoureux est essentiel pour lui et l'on sait que l'utilisation qui en est faite conduit à l'échec. Cet échec n'empêche pas, bien au

contraire, comme l'avait noté Freud, l'établissement d'un transfert puissant qui permettra au patient de remplacer son idéal du moi défaillant par l'analyste lui-même et de refaire les opérations mentales nécessaires après l'abandon des objets œdipiens et prégénitaux.

Le moi se constitue par l'adoption permanente de ces figures internes que l'on rencontre dans la cure. Lacan leur donnait le statut de signifiants, certes, mais de signifiants non rattachés à une chaîne : en quoi ils contredisent sa définition du signifiant¹. Il les appelle des emblèmes. Leur permanence dans l'inconscient pose des questions épistémologiques que la psychanalyse aborde rarement. Si l'on se place sur le plan (mythique) de leur genèse, on peut dire que le moi idéal, réparateur des premières frustrations, le moi plaisir purifié de « Pulsions et destins des pulsions », est la première forme du moi, ce qui correspond à la capture imaginaire de Lacan. Les dangers que fait courir ce moi idéal (l'inceste) expliquent que lui succède immédiatement, par réaction, un surmoi précoce qui se contente d'être l'intériorisation d'une interdiction. Ce n'est qu'avec l'Œdipe que se forme l'idéal du moi lequel, au contraire du moi idéal-surmoi, correspond à la sédimentation des objets œdipiens accolés : c'est ainsi que l'idéal du moi réunit, en outre, interdit et permission, projection et introjection, imaginaire et symbolique. Car cette instance, jamais définitivement intégrée, garde ses facultés projectives et sera pendant longtemps incarnée dans les parents ou d'autres objets.

Nous prendrons ensuite deux exemples pour illustrer cette dynamique des instances du moi dans la personnalité dite normale : ce sont les phénomènes de groupe et le pro-

1. Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant.

cessus de l'adolescence qui sont d'ailleurs liés. Les phénomènes de groupe se nourrissent de cette espèce de pathologie où chacun remet sa conscience morale (comme disait Freud) à un Autre commun à tous. Qu'il fait bon être alors ensemble! C'est ce que disent les chevaliers de la Table ronde réunis autour du roi Arthur. Les mythes arthuriens forment pour ainsi dire la légende du narcissisme : on y trouve même l'essence de la libido narcissique, le sang. Le sang, en effet, reste dans le corps, à moins que l'effraction du corps de l'autre n'en fasse une marque de jouissance. L'échange rituel de sang entre alter ego scelle une amitié fusionnelle et la communion — n'est-ce pas le mystère du Saint-Graal? — réunit les rivaux au nom de l'Un.

On retrouve cette même subduction du symbolique par l'imaginaire groupal à l'adolescence. L'adolescent a besoin de déléguer son idéal du moi à un autre, leader, idole, premier amour, pour se trouver une identité commune avec ceux de son âge. C'est que les tâches qu'accomplit à son insu le processus adolescent sont complexes : elles vont du défi projectif au deuil introjectif des affects infantiles. L'adolescence voit s'opérer un bouleversement des enjeux narcissiques. Son processus réalise un nouveau stade du miroir : la nouvelle peau de l'adulte recouvre parfois maladroitement les revendications infantiles prégénitales. Les deux images du miroir (l'image du corps et l'image spéculaire) ont parfois du mal à se superposer : parce qu'elles associent l'identité sexuelle (image spéculaire) et l'investissement premier de l'enfant comme phallus (image du corps).

La thérapie d'un cas de psychose¹ montre à quel point les deux images du stade du miroir sont dissociées : la forclu-

1. Cf. Transfert psychotique et repères narcissiques, chap. 8.

sion y apparaît comme un mécanisme de *défense* essentiel auquel la malade tient plus qu'à elle-même. Ainsi l'analyste doit-il se situer au cœur du miroir entre imaginaire et symbolique s'il veut éviter la répétition mortifère ou la rupture suicidaire.

Julien Green nous offre la rare occasion de comparer trois textes se rapportant à la même période de sa vie : les deux ans qu'il a passés à Charlottesville à l'université de Virginie. C'est donc à travers un roman (*Moirra*), son autobiographie (*Terre lointaine*) et enfin un devoir d'élève (*L'Apprenti psychiatre*), sans parler du journal qu'il écrivait à cette époque (on est si sérieux quand on a dix-neuf ans) que nous tenterons l'analyse de son adolescence. La passion de la vérité, le besoin de dire, l'acuité du souvenir sont pour lui des alliés puissants. Et même si, pour J. Green, « la psychanalyse c'est de l'algèbre », sa proximité avec l'inconscient en fait un de ces « poètes et romanciers » qui « sont, dans la connaissance de l'âme, nos maîtres à nous, hommes vulgaires, car ils s'abreuvent à des sources que nous n'avons pas encore rendues accessibles à la science¹ ».

La dépression enfin pose des problèmes proches de ceux de la psychose. Comment l'analyste peut-il se faire l'objet d'un transfert qui risque de reproduire une relation archaïque pathogène ? Il lui faut à la fois établir un lien solide et éviter d'être pris dans l'imaginaire du patient. Cela nécessite en tout cas qu'il ne fasse pas du cadre psychanalytique un surmoi tout-puissant, sans quoi il risque, par fidélité à ses maîtres, de ne pas entendre la souffrance qui se vit, sur le divan ou en dehors, au lieu de se dire. C'est pourquoi

1. Remarque de Freud dans *Délires et Rêves dans la « Gradiva » de Jensen* (Gallimard) qu'aimait beaucoup citer Octave Mannoni.

cette *dépression transférentielle*, c'est-à-dire la dépression qui attend le transfert pour s'installer, nous a paru exemplaire des risques que comporte la rencontre analytique. Mais ces risques montrent *a contrario* le pouvoir de l'analyse, ce qui pourra peut-être nous aider à faire reculer les limites de celle-ci. C'est, à notre sens, l'étude du narcissisme, de ses échecs mais aussi de sa dynamique qui apporte à la métapsychologie freudienne une nouvelle dimension.

PREMIÈRE PARTIE

Le concept de narcissisme

Chapitre 1

Pour introduire le narcissisme..., narcissisme réel, imaginaire ou symbolique?

Aux origines du concept

C'est dès 1908, nous dit Freud¹, que, discutant avec Karl Abraham de la *démence précoce*, l'idée du narcissisme s'impose à eux. Abraham émet en effet l'idée que *l'investissement d'objet fait défaut dans cette affection, à la différence de ce qui se passe dans les névroses*. Mais alors, demande Freud, *quid de la libido quand elle se détourne des objets?* Abraham n'hésite pas : « Elle se retourne vers le moi, et c'est ce retour réfléchi qui constitue la source de la manie des grandeurs de la démence précoce². » Et Freud de préciser, pour rattacher une fois de plus la psychose au normal : la manie des grandeurs peut d'ailleurs être comparée à la surestimation (*Überschätzung*) sexuelle de l'objet qu'on observe dans la vie

1. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, p. 392, trad. de *Vorlesung zur Einführung in die Psychoanalyse (1916-17)*.
2. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 392.

amoureuse¹, surestimation dont il a fait ailleurs² le *stigmat narcissique*. Pourtant, à la différence du névrosé qui conserve dans le fantasme ses objets perdus³, le psychotique abandonne *réellement* ses objets. Cette différence est capitale, et d'ailleurs, un peu plus loin dans le même texte, Freud compare la psychose à un « mur » par-dessus lequel on peut tout juste jeter un œil « par curiosité », car les résistances sont insurmontables : « la libido devenue narcissique ne peut plus alors retrouver le chemin qui conduit aux objets⁴ ». Quelle solution reste-t-il alors au psychotique? Le délire hypocondriaque par exemple, où le paranoïaque remplace les objets par leur ombre, c'est-à-dire les représentations verbales qui leur correspondent⁵, ou encore l'identification narcissique du moi avec l'objet, où là encore c'est « l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi⁶ ». Heureusement, en fait, rectifie Freud, « la libido dans la paraphrénie ne se détache que partiellement des objets⁷ ». Dès son apparition⁸ cependant,

1. Ils aiment leur délire comme eux-mêmes.

2. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, trad. fr. J. Laplanche (« *Zur Einführung des Narzissmus* »).

3. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », in *op. cit.*

4. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 398. Il s'agit ici de ce que Freud dans le cas Schreber, puis Lacan reprendront sous le nom de *forclusion* (*Verwerfung*).

5. S. Freud, *ibid.*, p. 399.

6. S. Freud, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 158. Cette analogie entre narcissisme et langage, presque fortuite et en tout cas méconnue, n'est pas sans rappeler les difficultés d'association chez les patients narcissiques. Ici, le langage du délire ou de la mélancolie est un langage désincarné où représentation de mot et représentation de chose sont parfaitement clivées. Cf. P. Delaroche, *Signifiants lacanien et investissement freudien*, in J. Sédar (dir.), *Retour à Lacan*.

7. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », in *op. cit.*, p. 92.

8. Qui se fait, on le voit, bien avant la fameuse note de 1910 dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987 (trad. nouvelle), p. 50.

De l'amour de l'autre à l'amour de soi

C'est autant son expérience clinique des troubles de l'adolescence que sa réflexion sur certaines difficultés de la cure analytique qui ont conduit Patrick Delaroche à un examen systématique de la question du narcissisme en psychanalyse. Ce concept est problématique chez Freud lui-même puisque, avec l'idée d'un narcissisme primaire, il suppose chez le petit enfant un amour de soi antérieur à la constitution même d'une image de soi, d'un moi. D'où vient en fait le narcissisme de l'enfant ? De celui que les parents projettent sur lui ou de son identification à l'objet du désir de l'Autre, le phallus que désire la mère et dont il occupe la place pour un temps ? La relecture des textes fondamentaux de Freud sur la question comme celle de la théorie du stade du miroir chez Lacan mène Patrick Delaroche à préciser le statut des différentes instances psychiques : moi, moi idéal, idéal du moi, surmoi. Relevant la dimension incestueuse du moi idéal, il met au contraire en évidence la fonction tierce de l'idéal du moi. Il dessine ainsi le double visage du narcissisme en regard des travaux de Grunberger, Kohut et André Green, et souligne le rôle de l'idéal du moi, instance symbolique mais précaire, dans la clinique de l'adolescence. Il y introduit par une réflexion sur le mythe du Graal et sur les grands récits autobiographiques de Julien Green. Enfin la relation d'une cure de schizophrène le conduit à prendre position dans le débat actuel sur la clinique des dépressions. Faut-il se résigner à l'impuissance de ceux qui préfèrent invoquer une origine constitutionnelle du sujet ou interroger les effets mêmes que peuvent induire la psychanalyse, son cadre, ses indications, voire les résistances de l'analyste ?

L'auteur : Psychanalyste, Patrick Delaroche a été membre de l'École Freudienne de Paris fondée par J. Lacan. Directeur médical depuis vingt-cinq ans de l'Hôpital de Jour pour adolescents de Ville-d'Avray, il a écrit des ouvrages sur l'adolescence et le psychodrame psychanalytique individuel. Membre du C.F.R.P. depuis sa fondation, il est actuellement à « Espace analytique » fondé par M. Mannoni.

L'ESPACE ANALYTIQUE

Illustration de couverture :
Franz von Stuck (1863-1928),
Narcisse, vers 1926. Collection
particulière, D.R.



B 24811.4  1.99
ISBN 2.207.24811.9
140 FF TTC